

01166

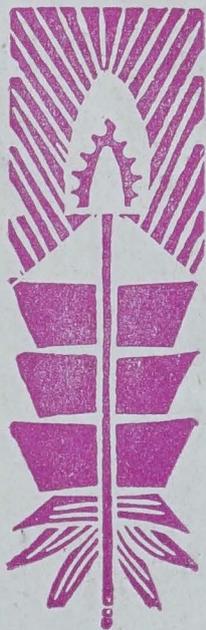


NOTRE POLOGNE



REVUE MENSUELLE POUR LA JEUNESSE

| | | |
|--------------------|--|-----------------------|
| Directrice | <i>Rédaction et administration</i> | Abonnements |
| ROSA BAILLY | LES AMIS DE LA POLOGNE | France : 3 fr. par an |
| | 16, Rue de l'Abbé-de-l'Epée, PARIS (5 ^e) | Pologne : 2 zlotys |
| | Comptes de Chèques Postaux : Paris 880-96 | |
| | Téléphone : Odéon : 62-10 | |



JOSEPH, POLONAIS, LYCÉEN EN FRANCE





LES ETUDIANTS AMIS DE LA POLOGNE AU TOMBEAU
DU SOLDAT INCONNU A VARSOVIE

Qui veut passer ses vacances en Pologne ?

L'Union des Associations des Etudiants Polonais en France vous invite à visiter la Pologne.

Elle organise pour vous un beau voyage !

Programme :

30 juillet. — Départ gare du Nord, à 22 heures.

1-3 août. — Visite de Varsovie. — Un après-midi est consacré à une excursion à Lowicz et à la visite des fermes.

4 août. — Visite de Lwow.

5 août. — Visite du bassin pétrolifère (Drohobycz, Boryslaw).

6 août. — Excursion en autocars aux montagnes Pie-niny ; arrivée à Zakopane.

7 août. — Excursion aux lacs de Tatry (Morskie Oko, Czarny Staw).

8 août. — Excursion à la vallée de Koscieliska.

9-10 août. — Visite de Cracovie. — Un après-midi est consacré à une excursion à Wieliczka et à la visite des mines de sel.

11 août. — Visite de Katowice et de Czestochowa. où une réception organisée par la colonie française est prévue.

12 août. — Visite du port de Gdynia.

13 août. — Excursion dans la « Suisse Kachoube » et à Wejherow.

14-15 août. — Visite de Poznan. — Excursion à Kórnik.

16 août. — Départ de Poznan à 3 heures 31.

18 août. — Arrivée à Paris, gare du Nord à 6 h. 43.

Trois après-midi libres sont prévus à Varsovie, Cracovie et Poznan.

Le programme détaillé du voyage sera remis à chaque participant avant le départ.

Prix du voyage : 1.375 francs par personne.

• Ce prix comprend le voyage en III classe départ et retour Paris, les visas, les repas prévus au programme, le logement dans des hôtels et Maisons d'étudiants, les excursions indiquées au programme, les frais de loco-

motion, l'assurance des bagages, les frais de guides et interprètes, les pourboires, les visites des musées, monuments, collections, etc.

• Ne sont pas compris les boissons et les repas en France, Belgique, Allemagne.

Acompte sur le prix du voyage : 250 francs.

S'inscrire aux Amis de la Pologne, 16, rue de l'Abbé-de-l'Épée, Paris (5^e).

**

Un lycéen ou un collégien français, de 17 à 19 ans, sachant jouer au tennis, est cordialement invité par un ami polonais dans sa famille pour les vacances, à Rogozno (petite ville à 42 kilomètres de Poznan) et à Ciechocinek (station balnéaire). Ecrire à Mme Rosa Bailly, 16, rue Abbé-de-l'Épée, Paris (5).



EGLISE EN BOIS

Les Rues Polonaises à Paris

(1)

Dans ce dédale de rues, d'impasses et de boulevards qui constitue Paris, on trouve sept noms polonais de rues.

Le boulevard Poniatowski est très populeux ; en partie peu agréable à habiter, mal entretenu ; à d'autres endroits, au contraire, il forme une artère moderne et passante.

On reproche en général à la France d'aujourd'hui de ne pas honorer suffisamment Poniatowski et de ne pas reconnaître assez les services qu'il lui a rendus. Il est vrai que ces reproches semblent en apparence justifiés. N'a-t-on pas « découvert » tout récemment que le buste de Poniatowski était dissimulé derrière la porte



BIBLIOTHÈQUE POLONAISE. Eau-forte de Wilk Ossecki



BIBLIOTHÈQUE POLONAISE. Eau-forte de Wilk Ossecki

de la galerie des maréchaux de Napoléon, à Versailles ? Cependant le héros polonais est apprécié à sa juste valeur par tous les historiens français ; certes, le culte dont il a été l'objet pendant tant d'années s'est affaibli, mais ceci est dans l'ordre naturel. Après avoir inspiré les dessins et les reproductions les plus variées et multiples (par exemple plus de 400 figures d'Epinal), il a eu sa statue.

Elle se trouve avec celle des autres héros de l'épopée napoléonienne dans des niches du Louvre, du côté de la rue de Rivoli.

La place de Varsovie est en quelque sorte un fragment du parc du Trocadéro ; elle est admirablement située à deux pas de la Seine, entourée de bosquets exquis. Elle n'est encadrée par aucun bâtiment.

En revanche, la rue de la Vistule est une vilaine petite ruelle dans les parages des Gobelins. Elle est très animée et relie deux avenues importantes de ce quartier ouvrier.

La petite impasse qui porte le nom des Radziwill est située non loin de la place des Victoires.

A Passy, nous avons la rue Olchański, et tout près de l'Etoile la rue Copernic ; celle-ci est assez jolie et connue ; elle se trouve en plein centre.

Toujours à Passy, il y a la place Chopin.

L'Hospitalité Polonaise



LES A. P. A VARSOVIE EN 1927

Le jeune Polonais qui, terminés ses examens du lycée, prend le chemin de nos Facultés, doit se trouver bien isolé, et peut-être déçu, à son premier contact avec la France. Quittant les vastes étendues plates et rectilignes, prometteuses d'une riche moisson future, les noires forêts de pins de la Pologne occidentale ou les trépidantes villes industrielles de la Silésie et de la Galicie, il voit miroiter devant ses yeux le nom magique de Paris et rêve de se baigner bientôt aux eaux claires et séduisantes de notre esprit français. Sans doute, ses espérances seront satisfaites. Mais peut-être s'attendait-il aussi à un accueil plus cordial, au sein d'une société plus chaleureuse et plus ouverte...

Lorsque je débarquai moi-même sur le quai de la vieille ville de Torun, sur la Vistule, après avoir traversé l'interminable paysage couleur de cendre, barré verticalement de hautes cheminées d'usines, qu'est l'Allemagne industrielle, je me trouvai aussitôt charmé par la réception simple et joyeuse de nos amis polonais. Je devais bientôt constater par moi-même qu'est cette hospitalité polonaise devenue proverbiale, et vérifier avec quelle bonne humeur, quel zèle inlassable, tout le monde en met les principes en pratique, depuis le plus humble jusqu'au plus grand.

L'hospitalité polonaise ! Elle est entière et sans calculs elle est la même pour tous, qu'on vienne de Londres, de la Ville Eternelle, d'un coin de chez nous, ou de plus loin encore ; elle est désintéressée, simplement parce que, pour ce peuple idéaliste, l'hospitalité est une vertu. Elle se manifeste dans tous les détails de la vie quotidienne, et à tous les étages de la société ; elle est la même partout : dans la rue comme dans les salons, au théâtre comme dans les réunions privées. Partout et pour tous, vous êtes l'hôte, qu'on se fait une

joie de recevoir à sa table, de loger, de divertir, d'initier à la vie polonaise, et auquel on pose mille questions, empreintes toujours d'un intérêt sincère et rayonnant.

Si vous êtes Français, toutefois, l'ardeur de la race polonaise se mêlant à l'amour mystique que ses fils ressentent pour nous, vous élèvera au rang d'un hôte de choix. Et que ne fera-t-on pas alors pour vous ?

On s'habitue si vite dans un milieu si sympathique, qu'on ne se rend pas bien compte, au début, de tous les soins, de toutes les prévenances dont on vous entoure. Il faut le recul du temps pour s'apercevoir de la parfaite obligeance que le Polonais a prodiguée à celui qu'il a reçu sous son toit. Vous assimiler à son foyer avec le plus de confort possible et le minimum de soucis, c'est le but auquel il tend dès le moment où vous avez franchi son seuil ; il vous donnera sa plus belle chambre et la meilleure place à sa table ; il organise pour vous des visites et des excursions ; il se charge d'aplanir les petites difficultés journalières, comme s'il se faisait un point d'honneur d'offrir toujours à vos pas un chemin droit et sans obstacles. C'est là ce qu'il considère comme son devoir d'hôte. Et le Polonais s'en acquitte avec une telle générosité, une telle modestie aussi, qu'il m'a fait bien souvent songer au bon Samaritain de l'Evangile.

Que de petites attentions suffiraient à forcer notre reconnaissance pour des gens aussi enthousiastes dans leur amabilité. Portez-vous une cigarette à vos lèvres ? on se précipite et l'on vous donne du feu ; partout, pour vous, il y aura des bonbons, des chocolats délicieux, dont les Polonais sont friands. Et c'est avec un engageant : « Prosze Pana », (s'il vous plaît, Monsieur), qu'on vous tendra la boîte. A moins qu'on ne vous offre de la wodka, ou quelque vieux vin français tiré

du fin fond des caves à votre intention, et qu'on déguste tout en fumant les inévitables et courtes cigarettes à bout de carton. Sort-on de visiter un musée, une église, un château, ? Un arrêt indispensable vous assiera devant la table d'une de ces élégantes « Cukiernia » — les cafés de là-bas — où l'on vous servira avec des glaces, des gâteaux à la crème. Et les repas, si originaux, avec leurs plats extraordinaires pour nous : lait caillé, gruau, maïs, tomates crues, myrtilles ?... Et les goûters pantagruéliques dressés sur les longues tables des maisons de campagne, et où chacun tend sa tasse au samowar brûlant ?...

Mais la surprise vous gagne lorsque vous entendez, assis autour de la table où l'on est si content de vous parler de la France, de notre Histoire, de la Guerre Mondiale, de Foch et de son fils spirituel, le général Weygand, grand ouvrier de la victoire polonaise d'août 1920, tous vos hôtes employer votre langue avec fierté, et à la perfection, quelquefois, vous donnant ainsi une marque délicate de leur courtoisie. C'est avec un égal plaisir qu'on vous annonce aux amis, qu'on vous présente dans les salons : « C'est un Français ! ». A votre nom, les portes s'ouvrent, les conversations s'arrêtent, les visages se tendent avec intérêt et sympathie. Il n'est pas rare, d'ailleurs, d'assister à de petites scènes fort flatteuses pour nous, et j'ai souvenance de « toasts » et de discours que tout Français aurait écoutés avec quelque émotion...

Qui a goûté de l'hospitalité polonaise ne saurait vraiment l'oublier. Traité, durant tout son séjour, aux champs comme à la ville, avec tant de franche affabilité, on revient plus fermement convaincu de l'affection profonde qui nous lie au peuple ressucité. Peut-être, repassant la frontière, souffrons-nous dans notre for intérieur, de constater que nous ne rendons pas à des amis aussi intentionnés la juste monnaie de leur amour. Peut-être n'appliquons-nous pas d'une façon aussi large et aussi naturelle les lois de l'hospitalité. On pourrait craindre que les Polonais nous taxent d'ingratitude. Ne me suis-je point laissé dire quelquefois, là-bas, que les Français ignoraient trop de la Pologne et des Polonais ? Disons à notre décharge qu'il y a là une affaire de mentalité, qui touche à la race : le caractère français, moins prodigue et plus froid, s'oppose à une confiance trop rapidement donnée ; c'est ce qui fait sans doute que les portes de nos foyers s'ouvrent moins facilement qu'aux demeures polonaises. Notre cœur est vaste, ne l'avons-nous point montré aux heures pénibles de l'Histoire ? mais nous ne l'avons pas, comme on dit, « sur la main ».

Pourtant, tâchons de faire mieux.

Et décernons la palme, sans discussion, aux Polonais, champions de l'hospitalité.

Robert GARNIER



JEUNES FILLES



1927 MAZUR Z STRYIENSKA

MAZURKA



LES DANSES I

Composition

Sophie STRYIENSKA



ZYDOWSKI Z STRYIENSKA

DANSE JUIVE





POLONAISES

on de

JENSKA



LA KOUJAWIAK



Z. STRYIENSKA

DANSE DE MONTAGNARDS



Au Temps de l'Oppression

(il y a dix-huit ans seulement)

(Journal d'un Collégien de Varsovie)

En me quittant, tu m'as demandé d'écrire pour toi, chère maman, une espèce de petit journal. Il n'est pas facile de te satisfaire. Il ne nous est pas permis d'écrire en polonais, et si mon petit journal tombe entre les mains de quelque Russe, on aurait bientôt fait de me chasser du collège. Par bonheur, plus ils nous tourmentent, plus nous mettons d'adresse à les tromper, et plus nous redoublons d'envie de lire et d'écrire en notre langue.

Je commence donc par me confesser de mes péchés ; à dire vrai, je n'ai pas toujours beaucoup d'ardeur pour l'étude ; mais aussi, tout n'est pas intéressant dans ce qu'on nous enseigne. Et cette insupportable langue russe ! Quel supplice ! Il n'est pas permis de dire en classe un seul mot de polonais. Que seulement le pion, un Russe, ou bien le suppléant, un Russe aussi, vienne à nous entendre, aussitôt on nous fourre au cachot. Les maladroits ! S'ils ne nous le défendaient point, beaucoup d'entre nous ne se réjouiraient pas tant de voir arriver cette heure, pendant laquelle nous pouvons parler notre langue.

Sais-tu bien, maman, que, la classe terminée, quand j'entre dans ma chambre (1), si je n'ai pas avec moi des camarades, je me parle à moi-même, je fais des discours aux murailles, pour le plaisir de parler polonais et de rattraper le temps perdu à apprendre le russe.

Jusqu'à ce jour, ma petite maman, je n'ai pas reçu une seule punition. Je suis le second de ma classe, Józio Z. est le premier. Nous sommes en tout 70 dans la deuxième classe, tous bons enfants. Nous vivons en bonne intelligence, bien que parfois nous nous disputions et nous battions à nous faire craquer les os ! Mais moi, ma petite mère, aussi vrai que je t'aime, je n'ai jamais agacé personne ; quelquefois seulement j'ai un peu bousculé un camarade, mais, bah ! cela n'est rien. Il existe entre nous une fraternité incroyable.

Un jour, le Russe qui fait le cours d'histoire entendit l'un de nous murmurer en polonais : « Bonsoir ! ». J'ai cru que le *Pirog* (mets polonais, hachis entouré de pâte), c'est le nom que nous lui avons donné, en deviendrait enragé. On nous a tous fait venir l'un après l'autre chez le directeur pour nous interroger. Pendant la récréation, on nous a tous mis au cachot ; on ne nous a pas laissés sortir en ville pour dîner, bien qu'il gelât à pierre fendre, et on nous a menacé de nous renvoyer si nous ne dénoncions pas notre camarade.

Personne n'a soufflé mot. Nous nous étions donné notre parole de ne rien dire. Aussi, motus ! jusqu'à présent chacun ignore son nom, et, même pour toi, maman, je ne l'écrirai pas dans mon journal ; j'ai donné ma parole de me taire, et, pour rien au monde, je n'y manquerais.

De tous mes camarades, celui que je préfère est Józio ; il travaille très bien, il n'a que douze ans, et il

donne déjà des répétitions. Il est malin comme pas un de nous. Il regrette beaucoup que nous ne logions pas dans la même chambre. Pour les fêtes, il a envoyé deux roubles à sa mère ; ses parents sont pauvres : ce sont des gens simples qui demeurent à la campagne. Je l'aime de tout mon cœur.

Quand je ne peux pas comprendre quelque chose ou bien qu'un devoir m'embarrasse, c'est toujours lui qui m'explique et me fait apprendre. Hier, il m'a dit : « Sais-tu bien, Franek, quand nous serons tous deux devenus grands, et que nous serons savants, il faudra absolument inventer quelque chose qui rende heureux tous les Polonais. »

C'est à faire frémir, maman, comme on nous accable de leçons ; et cela n'est rien en comparaison de l'esclavage où on nous tient. Même le soir, chez nous, alors que, tranquillement, nous sommes occupés à apprendre nos leçons, la porte s'ouvre tout à coup et le pion s'élanche dans la chambre, avec le Russe qui enseigne l'histoire, car il est aussi le professeur général de notre classe. Et tous deux de courir par toute la chambre, fouillant, cherchant, remuant les chiffons, les vieux ustensiles, les malles, les livres. Les voilà qui grimpent même sur le poêle pour voir s'il n'y a pas quelque livre ou quelque cahier polonais !

N'est-ce pas, maman, que c'est affreux qu'un professeur aille mettre le nez dans tous les tiroirs, comme un gamin des rues ? Ah ! s'ils pouvaient voir dans nos cœurs et dans nos têtes !

Justement, pendant qu'ils couraient par la chambre, je répétais tout bas de très beaux vers que m'a appris Józio. Tu les connais peut-être ; cela commence ainsi : « Amour sacré de la sainte Patrie » (1). De mon côté, j'apprends à Józio tous les vers que tu m'as enseignés à la maison. Quand nous allons nous promener ensemble à la campagne, nous les récitons. Le morceau que mon ami trouve le plus beau, c'est « Sainte Vierge qui protégez Czestochowa » (2). Pendant tout un mois, il n'a pas mangé de second déjeuner pour pouvoir, avec l'argent ainsi économisé, acheter un livre de poésies ; c'est qu'ils coûtent cinq florins, les quatre volumes de Mickiewicz.

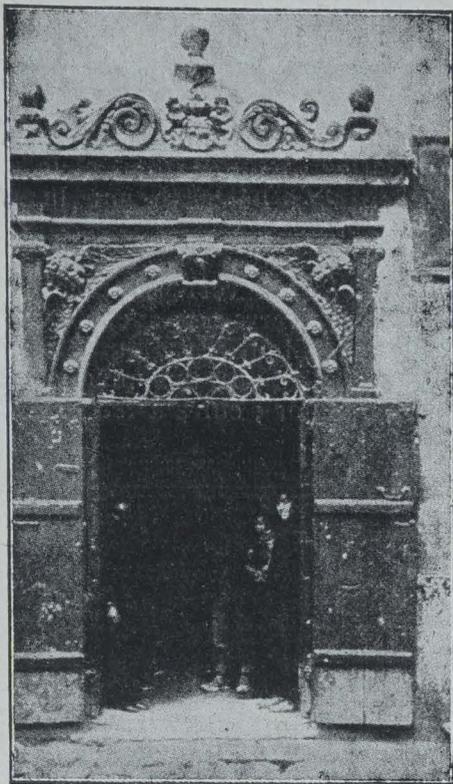
Ni toi, maman, ni personne à la maison, ne vous doutez quel gaillard est maintenant votre Franek ! Sans ce maudit accent russe, je serais sûr de passer dans la classe supérieure, mais, d'ailleurs, qui sait ?

Le professeur a dit un matin que j'étais un *durak* (imbécile, en russe) comme tous les Polonais. N'est-ce pas qu'il nous a offensés ? Józio prétend que nous devons travailler encore plus, pour lui montrer qui est le plus imbécile de nous ou de lui. Quel bonheur, maman, que tu m'aies appris le polonais à la maison ! Jamais je n'oublierai tes leçons ni tes conseils. Je me répète toutes les leçons en polonais d'abord, puis en russe ; c'est Józio qui m'a indiqué cette méthode ; il traduit chaque mot en polonais, et ensuite il apprend par cœur en russe.

(1) Les collégiens de Varsovie et autres villes polonaises, sont externes et habitent en ville, chez des particuliers au cas où leurs parents sont en province.

(1) De Krasicki.

(2) Adam Mickiewicz, dans son poème de Pan Tadeusz. (Thadée Soplitz)



VIEUX VARSOVIE

Ah ! comme leur règlement me déplait ! Dans le trimestre dernier, il n'y avait presque que des jours fériés. Au moins deux fois par semaine, ils fermaient le collège et nous entraînaient à leurs services religieux (1). Passe encore pour les jours de fête, bien que la santé de tous les princes pour lesquels nous sommes obligés de prier, nous importe fort peu ; seulement à la fin du trimestre, pour rattraper le temps perdu il nous faut mettre les morceaux doubles et travailler comme des fous.

Chère maman, depuis quelques jours, je n'ai rien écrit. Il est arrivé un grand malheur ! Ils ont mis Józio au cachot. Pendant la leçon de géographie, un petit Russe lui ayant demandé en quel pays est situé Varsovie : « En Pologne ! », a-t-il naturellement répondu. Cette réponse lui a valu vingt-quatre heures de cachot, au pain et à l'eau ! C'est horrible ! il gèle affreusement. Les professeurs polonais affirment qu'il attrapera un refroidissement. Avec cela, il a un vêtement si mince ! Que va-t-il devenir ? Et nous tous, que ferons-nous sans lui ? Au collège, on dit que c'est un garçon exceptionnel, et que, plus tard, il deviendra un grand homme. Dans mon chagrin, j'en ai perdu ma balle aujourd'hui ; je n'en achèterai pas une autre, je garderai mon argent, et, pour la fête de Józio, je lui achèterai un livre.

Pendant la récréation, j'ai regardé par la lucarne du cachot : c'est aussi petit qu'un toit à porcs, chez nous, à la campagne. « Józio, lui ai-je crié, est-ce que tu pleures ? — Fi donc ! pleurer ! pour qui me prends-tu ? J'apprends l'histoire de Russie aux punaises, il y en a ici des régiments entiers », m'a-t-il répondu. Toujours farceur, ce Józio, même quand il est triste.

Ah maman ! quel malheur ! Józio ne vit plus ! Ces

sauvages l'ont tué, ils l'ont assassiné ! Hier a eu lieu son enterrement. Nous tous, le collège entier, nous l'avons accompagné jusqu'au cimetière. C'était le plus aimé, le meilleur, le plus sage des élèves. Nous pleurions tous, et des larmes brillaient dans les yeux de tous les professeurs polonais. J'ai cru que sa mère mourrait, quand on a descendu dans la fosse le modeste cercueil. C'est le cachot qui l'a tué. Pendant vingt-quatre heures, ils l'y ont laissé, au froid, sans nourriture, dans une pièce humide, glaciale ; ils ne lui ont même pas mis un oreiller sous la tête !

Le matin, quand le geôlier ouvrit le cachot, j'y entrai en même temps, et je trouvai Józio dans un coin, assis, couché ; dans la main, il tenait un morceau de charbon, avec lequel il avait écrit sur la muraille sale et humide : « Sainte Vierge qui protégez Czestochowa ». Il était tellement refroidi qu'il ne pouvait plus bouger, le pauvre garçon ! C'est en fiacre qu'on l'a ramené à sa chambre.

Ah ! que je suis malheureux ! Après les leçons, chaque jour, je courais chez lui. Il avait une fièvre continue. Quelques heures avant sa mort, il a repris connaissance ; il a dit adieu, tour à tour à chacun de ses camarades ; il a demandé pardon aux professeurs polonais ; à la fin, il m'a murmuré à l'oreille : « Fratio, souviens-toi que Varsovie est en Pologne ! ». J'ai placé dans son cercueil la copie des vers qu'il aimait tant. Il m'en avait prié.

Ah ! maman, je ne pense pas en écrire plus long. Je termine ici mon petit journal. J'ai une prière à t'adresser : que papa vende mes oiseaux et mes chevaux ! Je ne veux plus avoir d'amusement. Envoyez l'argent pour qu'on achète un bon vêtement à quelque pauvre camarade ; qu'ils aient chaud, au moins, quand on les met au cachot. N'est-ce pas, maman, que là-haut, au ciel, Józio peut répéter en paix : « Vierge Sainte qui protégez Czestochowa » ?

(Traduit par J. G.)

Alexandrine BAYER.



VIEUX VARSOVIE

(1) A la Tserkiew, église othodoxe russe, bien que ces élèves fussent catholiques.

Quelques recettes de Mazureks

Mazurek royal : 400 grammes de beurre battu en crème, 12 œufs, les battre séparément avant de les mélanger ; y ajouter 400 gr. de farine en tournant continuellement et à la fin 100 gr. d'amandes ; lorsque la pâte a été bien travaillée, la verser dans des moules beurrés, elle doit avoir l'épaisseur d'un doigt, la touter un peu partout avec une fourchette avant de mettre au four. Retirer lorsque le gâteau est bien doré.

Mazurek « Victoria » : Préparer une couche assez mince de pâte brisée ordinaire ; la faire cuire. D'autre

part, couper finement des confitures sèches, amandes, raisins, figues, dattes ; mêler le tout et le recouvrir de blancs d'œufs battus ; l'étendre sur la pâte brisée. Mettre au four.

Mazurek au chocolat : 2 verres de chocolat, 2 verres d'amandes écrasées, 2 verres de sucre, 1 verre de chapelure. Bien mélanger le tout et y ajouter 5 blancs d'œufs battus en neige ; mettre sur une plaque bien beurrée ou sur du pain à chanter ; cuire à feu très doux.

Amusette

Je me promenais dans un petit pays du département du Nord où le chômage fait régner maintenant un silence de misère.

A l'angle de la place, sur les pierres d'une petite fontaine alimentée par un maigre jet d'eau, une pauvre femme lavait quelques haillons. « O mouille, beau jet ! disait-elle sans cesse, beau jet, mouille ! » Mais l'eau paraissait de plus en plus rare.

Je souriais à cette invocation presque païenne et je fis part à ma compagne de mes impressions.

— Comment ! me dit-elle, mais ce n'est point l'eau qu'elle invoque ! C'est une pauvre femme polonaise que le chômage atteint ; elle gémit et s'adresse à Dieu, « O mouille beau jet » veut dire dans sa langue : O mon Dieu ! (O mój Boże).

Était-ce possible ! J'étais confondue ! Pourquoi les mêmes mots ne veulent-ils pas dire les mêmes choses dans toutes les langues : ça serait si commode !

La pauvre femme continuait ses invocations et son travail. Quand elle eut terminé, elle leva les yeux. Une très primitive statuette de la Vierge, tenant son enfant dans ses bras était nichée dans le mur au-dessus de la fontaine : Beau gars ! dit la femme en soupirant. Cette fois plus de doute, mais je trouvais l'invocation un peu trop familière !

Eh bien non ! c'est encore du polonais, beau gars ! (Boga) C'est Dieu, tout ce qui vient de Dieu, tout ce qui est en Dieu !

Humiliée de mon ignorance, je marchais lentement ; la vieille femme polonaise nous suivait. Arrivée près d'une pauvre maisonnette dont elle ouvrit la porte, elle se tourna vers nous : Prochains ! nous dit-elle poliment.

Elle nous considérait comme son prochain et nous en donnait le nom. J'aime encore mieux cela que « citoyen », c'est plus fraternel et moins commun.

Je me trompais encore : prochain (proszę), cela veut dire en polonais : « s'il vous plaît » ou « je vous prie »,

et la pauvre nous invitait ainsi à entrer dans sa maison.

« Prochain » (proszę) s'emploie constamment en polonais pour demander, pour offrir, pour se faire écouter, pour s'excuser... même pour rien du tout... Emaillez votre conversation, même en parlant français, de nombreux « prochain » (proszę), ça vous donnera un petit air polonais.

Nous entrâmes. Sur un grabat, un homme était couché. Beau lit, dit la femme. Je crus qu'elle voulait marquer sa misère et je fis tristement : Non ! de la tête. Mais la femme me regarda d'un air fâché et répéta Beau lit ! Je répétais alors « beau lit », mais un peu interdite et effrayée, je m'empressai de lui donner quelques pièces de monnaie afin de m'en aller.

La vieille femme prit mes piécettes et, les donnant à l'homme : Mâche ! lui dit-elle !... Je m'enfuis, terrifiée, pour ne pas entendre le métal craquer sous ses dents !

Ma compagne me rejoignit et me demanda la cause de mon effroi. Je la lui expliquai.

— Mais non, me dit-elle : beau lit (boli) cela veut dire en polonais, il souffre, il a mal.

— Comment ! même sur un grabat, c'est tout de même beau lit !

— Mais oui, cet homme n'a pas de travail, la misère l'accable ; aussi la femme s'est-elle empressée de lui remettre votre offrande pour l'encourager. Mache ! (masz) veut dire en polonais : « Prends, c'est à toi. »

Ainsi, si vous prêtez votre bicyclette à votre ami, dites-lui : « prochain, mache (proszę, masz), c'est-à-dire : « je te prie, prends. » Soyez sûrs qu'il ne la croquera pas.

Mais si vous lui offrez du chocolat !...

Marthe PIEDZICKA.

Avis très important. — Le son O en polonais se prononce comme dans Pologne. Le son A en polonais se prononce comme dans Paris.



Carte de Pologne



Compositions des Elèves
de l'école d'Art Graphique J. Pilsudski
à Varsovie

